

NOTES FESTIVALIÈRES



Bloeistraat 11 de Nienke Deutz

Annecy 201842^e Festival international du film d'animation

DU 11 AU 16 JUIN

Finalement, les deux films les plus primés de cette 42^e édition n'eurent pas droit au prestigieux Cristal d'Annecy. Côté long métrage, *Parvana, une enfance en Afghanistan* – dont nous avons dit le bien que nous pensions (voir n° 689-690, p. 129) – a été couronné d'un Prix du jury, du Prix du public et de celui de la Sacem pour la meilleure musique originale. Côté court, *La Chute*, de Boris Labbé, a reçu le prix Fipresci ainsi qu'une mention spéciale au prix André-Martin. Avec ses images extraordinaires (les cercles de l'enfer et du paradis, ouvertement inspirés de Jérôme Bosch), Boris Labbé – dont on admire le travail depuis *Rhizome* (2015 ; voir n° 655, p. 73) – méritait bien le Cristal parce qu'il incarne tout ce que l'on est en droit d'attendre d'Annecy. Mais il venait de recevoir la plus haute

récompense au festival de Zagreb, ce qui permit au jury bien inspiré – où figuraient deux cinéastes de qualité Claude Barras (*Ma vie de courgette*) et Arthur de Pins (*Zombillénium*) – de distinguer un autre court, excellent lui aussi, *Bloeistraat 11*, de Nienke Deutz (Belgique, Pays-Bas). On y suit les changements physiques de deux gamines, leur relation à leur corps en mutation à la sortie de l'adolescence, sur un ton qui mêle fraîcheur et trouble, dans un séduisant mélange de techniques 2D et 3D. Autre révélation de cette édition : *Egg*, de Martina Scarpelli (France, Danemark) – Prix de la première œuvre – qui peint comme un cauchemar l'ingestion d'un œuf par une anorexique. On entre jusqu'au malaise dans le dérangement mental du personnage, silhouette filiforme torturée dans un noir et blanc angoissant.

Une fois de plus, il y eut abondance de longs métrages à départager (une bonne dizaine et autant hors compétition). Le plus populaire, *Mirai, ma petite*

sœur, de Mamoru Hosoda en qui beaucoup voient le successeur de Miyazaki, partait gagnant. Nous reviendrons, lors de sa sortie fin décembre, sur ce film déjà montré à Cannes, où il fut à juste titre qualifié de « joli manga que Françoise Dolto n'aurait pas renié » par mon confrère Vincent Thabourey (voir n° 689-690, p. 89). Le jury a préféré distinguer *Funan*, de Denis Do (France). L'auteur retrace le drame vécu par sa mère lors de l'arrivée des Khmers rouges au Cambodge. Nous reparlerons, lors de sa sortie en mars prochain, de ce film tiraillé entre son désir d'être crédible et réaliste tout en visant le grand public familial. Mais quiconque a vu *S21, la machine de mort khmère rouge* (2002) et *L'Image manquante* (2013) de Rithy Panh sait qu'il est en dessous de la violence de son sujet.

En revanche, la « mention du jury » était amplement méritée pour *La casa lobo*, des chiliens Cristóbal León et Joaquín Cociña (déjà primé à Berlin).

Film vraiment sidérant où une jeune fille trouve refuge dans une cabane après avoir échappé à une secte de fanatiques religieux allemands.

Papiers collés, marionnettes, peintures murales, tout se met à bouger en permanence dans un maelstrom d'images qui évoquent à la fois Švankmajer, les frères Quay et le théâtre de Tadeusz Kantor ! Le film reçut à Berlin un prix dont l'intitulé convient parfaitement : le Caligari Film Prize. Et, puisqu'il est question de Jan Švankmajer, signalons qu'il vient de faire ses adieux au cinéma. Présenté hors compétition, on put voir *Insect*. Le cinéaste y apparaît en metteur en scène débordé dans un petit théâtre où l'on monte *De la vie des insectes*, une pièce des frères Čapek. Dans le genre farce surréaliste plus que jamais assumée, il persiste et signe, quitte à rebuter les plus délicats (vomi et excréments à gogo, l'homme étant réduit à un bousier poussant une bouse géante !) mais quelques éclats de rire grinçants sont à la clé !

Annecy eut aussi ses « films événements », comme *Dilili à Paris*, de Michel Ocelot, projeté en soirée d'ouverture. Il a divisé le public et ne manquera pas de susciter des polémiques. À son habitude, Ocelot célèbre la beauté, son obsession, choisissant de ressusciter le Paris de 1900. Une petite kanake débrouillardre, sorte de Kirikou en jupe blanche, arrive dans la capitale où elle rencontre une foule d'artistes, de savants et de personnalités diverses (de Proust à Picasso, en passant par Pasteur, Sarah Bernhardt, Pasteur et Louise Michel). Mais, dans les souterrains de la ville, une secte a entrepris de réduire les femmes en esclavage. La visite touristique d'un Paris des Lumières se double alors d'un message féministe et antiraciste bien didactique, avec ce souci de lisibilité cher à l'auteur qui doit en grande partie son succès au monde enseignant. Le film sort en octobre, nous y reviendrons.

Bloqué l'année dernière par une censure chinoise choquée par l'image qu'il donnait du pays, *Have a Nice Day*, de Liu Jian a pu enfin être montré en séance événement, hors compétition (voir « De A à Z », p. 43).

Côté anniversaire, les 50 ans des Shadoks firent l'objet d'une exposition au château d'Annecy. Leur auteur Jacques Rouxel était aussi présent dans un programme de films de commandes faits à l'ECPAD



Egg de Martina Scarpelli

proposé par Gilles Ciment. Preuve que des cinéastes de talent comme Jacques Rouxel, René Laloux, José Xavier et Bruno Gaumétou ont, avec talent, tâté du film sur la défense, la marine et la santé.

Un Cristal d'honneur a été décerné à Brad Bird, auteur de *blockbusters* comme *Ratatouille* et *Les Indestructibles* et *Les Indestructibles 2* (voir p. 44), mais aussi réalisateur de films qui ne touchent pas à l'animation (*Mission : impossible, Protocole fantôme* ; *À la poursuite de demain*). Signe des temps : le *teaser* du festival était cette année entièrement en anglais (sous-titré français), ce qui est dommage pour un pays qui peut s'enorgueillir du « plus grand festival du monde consacré à l'animation ».

L'invité d'honneur était le Brésil, avec plusieurs programmes de courts métrages. Et un long en compétition, le très sympathique *Tito et les oiseaux*. Les relations dramatiques entre Israël et la Palestine étaient au cœur de deux films : un « documentaire d'animation », *Wall*, de Cam Christiansen. Sur un texte du dramaturge David Hare,

on apprend tout de ce mur de la honte séparant Israël des territoires palestiniens. En prise de vue réelle, entièrement retravaillée en noir et blanc à la palette graphique, on découvre à quel point il profane le paysage par sa laideur qui insulte des lieux où, comme le dit le commentaire, « spiritualité devrait rimer avec beauté ». Sur le même sujet, était présenté hors compétition *The Tower*, de Mats Grorud (Norvège), dont l'héroïne est une Palestinienne de 11 ans vivant dans un camp de réfugiés. La guerre (en Croatie) était aussi présente dans *Chris the Swiss*, d'Anja Kofmel, déjà montré à Cannes (voir n° 689-690, p. 77).

Comment conclure ? On se souvient de la désopilante réplique culte du jaguar captif d'un zoo dans *L'Avis des animaux* (*Creature comforts*), un des premiers Aardman : « *We need spaaaaace.* » Le public d'Annecy peut la reprendre en chœur : les salles débordent, des étudiants font du *sit-in* dès 6 heures du matin pour être sûrs d'entrer vers 10 heures. « Le festival va devoir gérer son gigantisme », écrivions-nous il y a quelques années. Il vient encore de pulvériser ses records



The Boy Who Was King d'Andrey Paounov

d'affluence (11 500 accrédités). Devant un tel succès, son délégué artistique, Marcel Jean, directeur de la cinémathèque québécoise, a été fait docteur honoris causa par l'université Savoie Mont-Blanc. On souhaite donc bonne chance à la direction pour la prochaine édition, dont l'invitée d'honneur – l'animation japonaise – pourrait bien à nouveau faire courir les foules.

Bernard Génin

La Rochelle 2018

46^e Festival international du film
DU 29 JUIN AU 8 JUILLET

Depuis l'effondrement du communisme, la jeunesse fuit la Bulgarie, sombre et brutale toile de fond du tableau brossé par les cinéastes bulgares mis en lumière par cette 46^e édition. Aux fables satiriques *The Lesson* (2015) et *Glory* (2017), signées Christina Groseva et Petar Valchanov, succède *Godless* de Ralitz Petrova, Léopard d'or à Locarno en 2016. Une aide-soignante vole des drogues avant de se sacrifier en dénonçant un trafic de cartes d'identité dont elle est complice. D'un lugubre monocorde, ayant pour sous-texte l'enfance gâchée, ce film contraste avec la fusion de l'humour et du pathétique chez Aki Kaurismäki à qui l'on rendait hommage. Point d'orgue d'une programmation de dix-sept titres consacrée au réalisateur : un débat,

présidé par Stéphane Goudet qui participait aussi à la présentation du documentaire *Ceux qui nous restent*, d'Abraham Cohen sur la grève visant à défendre le cinéma Le Méliès de Montreuil.

Au pied de la montagne Vitosha et à la campagne, le rire surgit. Ilian Metev visite le genre filmique d'un monde vu au volant dans *La Dernière Ambulance de Sofia*, documentaire d'une désespérance tonique. Andrey Paounov incorpore des archives à *The Boy Who Was King*, saga tragicomique digne d'un Lubitsch sur Simeon de Saxe-Coburg-Gotha, nommé tsar à 6 ans (encore une enfance spoliée), exilé, puis Premier ministre désastreux. Ce documentariste livre un bijou surréel : *Problème de moustiques et autres histoires* qui s'ouvre et se clôt sur une femme devant la tombe de sa mère, commandante délirante des prisonnières d'un camp de concentration transformé en centrale nucléaire, aujourd'hui désuète. Une iconographie de ruines domine jusqu'à *The Last Black Sea Pirates* de Svetoslav Stoyanov, où des louftingues, refusant de grandir, recherchent sur une plage sauvage de la mer Rouge un trésor d'or légendaire remontant à l'Empire ottoman. Ce documentaire de 2013 nous touche quand s'annonce le projet immobilier municipal de faire de ce paradis naturel un village pour ploutocrates. Enfin, dans *3/4*, Metev décrit une famille de bourgeois cultivés, composée

d'une sœur et d'un frère à qui leur mère manque, et de leur père. Les jeunes de ce portrait tout en délicatesse se projettent eux aussi vers un avenir ailleurs.

En déclinant la réalité cruelle de son histoire, cause de souffrance de l'enfance, ce cinéma ne saurait renier l'héritage bouleversant des *Souliers vernis du soldat inconnu* (1979), de Rangel Vulchanov.

Sombre et jouissive, l'animation en courts métrages de Theodore Ushev, Bulgare basé à Montréal, s'avère une œuvre d'art totale sur le dilemme de l'homme moderne. Le chromatisme à la Miró de *Sonámbulo* correspond au poème homonyme de Federico García Lorca ; le graphisme dynamique de *Druux Flux* illustre un concept philosophique de Herbert Marcuse, tandis que la rapidité cinématique de *Gloria Victoria* rappelle *Berlin : Die Sinfonie der Grosstadt* de Walther Ruttmann et s'appuie sur Chostakovitch et l'art expressionniste de Käthe Kollwitz. Si les *Journaux de Lipsett* (fictifs) expriment en peinture mi-figurative mi-abstraite la descente aux enfers d'un bipolaire avec la voix *off* de Xavier Dolan, *Vaysha, l'aveugle* suit une fille qui voit le passé d'un œil et le futur de l'autre. Dans la vitalité de ces créations gît une espérance. Bravo, La Rochelle !

Eithne O'Neill